

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'idée de génération

Jacques Godbout

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1980). L'idée de génération. *Liberté*, 22(3), 117-121.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le réformiste

JACQUES GODBOUT

L'idée de génération

J'ai déjà annoncé que l'on verrait un jour des guerres « générationales ». C'était un peu ridicule. Pourtant le concept de génération continue de me paraître opératoire. Il permet de découper la réalité (il faut bien à un moment donné faire une coupe et la glisser sur une lamelle) pour mieux comprendre les intérêts, les idées et les pouvoirs d'un groupe. Il permet d'opposer des hommes pour mieux saisir ce qui les sépare, et mesurer sinon le progrès, au moins l'évolution des concepts dominants.

Il ne s'agit pas d'enfermer qui que ce soit dans une boîte étanche, et de tout expliquer par la génération, il s'agit de mieux comprendre ce qui fait la communication, c'est-à-dire le partage de ce que les gens ont en commun. Par-delà les classes sociales, par exemple, une génération peut partager des mythes, des images, des vedettes, qu'ils ont intégrés dans leur tissu culturel.

Noël Annan, à propos d'un livre de Robert Wohl, « *The generation of 1914* », rappelle à juste titre que l'ennemi le plus acharné du concept générationnel fut Gramsci. Je ne crois pas que l'idée de génération menace qui que ce soit. Et de façon empirique, puisqu'il arrive que l'on se « perçoive » comme génération, il doit bien y avoir quelque réalité sous

l'étiquette. En effet, comme le dit Annan, ce n'est pas parce que les érudits conçoivent l'histoire comme un tissu serré qu'on ne peut séparer les bébés de maintenant de ceux de demain. Les gens ne se perçoivent pas autrement : « Dans notre temps », disent les plus âgés, « ça ne se passait pas ainsi ». C'est d'une telle vision que naît l'idée de génération.

En réalité, ce qui fera une génération, ce sera beaucoup moins une date précise, le fait d'être né en 1930 ou en 1950 que la conjoncture. C'est habituellement un événement extérieur, une guerre par exemple, qui marquera profondément la mémoire d'un grand nombre et qui leur permettra désormais de communiquer par complicité. Ce qui réunit une génération d'intellectuels, c'est beaucoup plus la complicité que la date de la naissance de chacun. C'est aussi le rejet massif de certains maîtres. Les intellectuels, à de rares exceptions près, poursuivent des études qui les confrontent à une idéologie dominante. Les enfants du cours classique, qui ont fait la Révolution tranquille, avaient tous des comptes à régler avec leurs maîtres de morale et de philosophie.

On voit donc l'intérêt du concept de génération, non pas pour dessiner un arbre généalogique, mais pour saisir ce qui soude ensemble des métaux qui ne devraient normalement tenir. Il arrive que la complicité générationnelle soit plus forte que l'évolution des idées. C'est que la fidélité à sa génération sourd du vécu, et précède toute théorie. C'est ce qu'entendait André Laurendeau lorsqu'il disait ne pouvoir abandonner la revue (*L'action nationale*) de droite dans laquelle il n'écrivait plus, mais dont les rédacteurs appartenaient à sa génération.

Les générations peuvent se suivre comme balles de mitrailleuse, si la conjoncture change rapidement, ou lézarder paresseusement pendant vingt ans. Les événements au Québec qui me semblent générer des complicités sont la crise économique des années trente, la guerre et les quelques années qui suivirent jusqu'à ce qu'elle refroidisse, la domination clériconationaliste de Maurice Duplessis, la libéralisation tranquille et son apothéose, l'Exposition universelle.

Une génération se reconnaît de l'intérieur. C'est pourquoi toute coupe opérée à froid risque d'en prendre trop épais ou

trop mince. De plus il y a des marginaux dans chaque génération, qui deviennent parfois des gourous pour celles qui suivent. Marcel Rioux, par exemple, appartient à une génération dont il se démarque. Il n'empêche que l'idéologie d'une génération est d'autant plus intéressante qu'elle risque de susciter un rejet de la part des fils.

Dans un pays comme le Québec où l'on pense une chose à la fois le concept de génération est peut-être plus utile que dans les sociétés complexes. Mais tant que les Québécois seront d'abord une famille, avant d'être un peuple, il convient me semble-t-il de remettre en question les idées reçues de chaque génération.

Que l'on me permette un exemple, dans le monde de la création. La génération de l'artiste ordinaire, née entre 1945 et 1955, qui a suivi celles des artistes extraordinaires, née entre 1925 et 1935, postule que tous sont égaux devant l'art et devraient avoir les mêmes moyens de production et de diffusion. Cette idée, née du marxisme chrétien, propagée par les syndiqués en cols roulés, participe d'une pensée « socialiste » infantile. Cette génération a remplacé le concept de « la dame de la rue Panet » (élitiste puisqu'il situait géographiquement les simples de culture) par le concept beaucoup plus vague du « monde ordinaire ».

Il y eut un grand cirque ordinaire, un chanteur ordinaire et des douzaines de groupes parlant au nom du monde ordinaire grâce à des créations populaires. Evidemment l'on oubliait que les princesses préfèrent les histoires de pauvres et vice versa, mais tout cela partait d'un bon sentiment. A l'idéologie marxiste chrétienne s'ajoutait la conception familiale québécoise qui nous unit : à table, s'il y en a pour cinq, il y en a pour six, et le petit dernier a droit à sa soupe comme le grand premier. La famille québécoise est égalitaire. Elle est même fortement répressive pour les têtes fortes. Peu de créateurs se rendirent compte qu'ils propageaient, au nom de l'égalité devant les moyens de production artistique, une pensée familiale canadienne-française catholique.

Peu à peu le critère du talent (cet ensemble étrange de capacités artistiques, sociales, économiques) fut remplacé par celui des *moyens*. La pauvreté devint une vertu artistique.

Plus une troupe de théâtre, plus une maison d'édition, plus un cinéaste avaient de difficultés d'argent, plus ils étaient admirés. Les oeuvres devenaient méritoires. Un film pouvait, s'il était tourné dans la pauvreté, vous obtenir des indulgences.

En ce sens le discours des enfants de Fidel, faisant l'éloge de la pauvreté, ressemblait à ceux des curés de jadis qui insistaient pour que nous choissions le ciel tout en laissant aux Anglo-Américains l'embaras des biens terrestres. La réussite matérielle, en art catholique canadien-français, était aussi mal vue qu'autrefois.

Je ne crois pas que ce syndrome ait été plus évident que chez les chroniqueurs de cinéma. Dans ce domaine la maladie égalitariste fit des victimes nombreuses, éloigna le public des spectacles indigènes, servit les majors américains ce faisant, puisque les défenseurs de l'esprit de pauvreté, immanquablement, encourageaient le cinéma *méritoire* et non pas le cinéma *méritant*.

Je pense à Luc Perrault, entre autres, dont on peut dire qu'en dix ans, avec son refrain égalitariste et sa passion pour les franciscains, il est devenu l'un des grands responsables des difficultés du cinéma québécois. Perrault ne pensait pas. Il n'a jamais pensé. Il s'est contenté, de texte en texte, de réciter la vulgate du cinéaste ordinaire ; un film n'était intéressant que s'il « remettait la société en question » avec des difficultés de production. Au niveau universitaire des pontifes comme Marsolais continuent de découper le cinéma sans égard à l'art cinématographique, mais en utilisant bêtement des critères politiques.

Le terreau canadien-français catholique est certainement fertile pour les petits cinéastes des pauvres. Le syndrome des porteurs d'eau continue d'apparaître aussi bien sous la plume de l'une des meilleures jeunes journalistes du spectacle, Nathalie Petrowski, que chez Hélène Magny dans la revue *Ba-billard*, l'une et l'autre enfants de Luc Perrault. Je voudrais citer en exemple de ce syndrome un texte de cette dernière (H. Magny) paru en mars 1980. Il s'agit du premier paragraphe d'un article d'introduction au cinéma du mois :

*C'est un
excellent
exemple
« du genre » :*

Nous pourrions parler, bien sûr, comme tout le monde, de *Cordelia*, « le » grand succès à Montréal, ces temps-ci, du trois ans de recherche et de tournage que l'équipe de Jean Beaudin et lui-même ont investi dans ce long métrage, du scénario mal construit, du jeu ordinaire des comédiens, de son budget de un million et demi. Ou nous pourrions écrire une page complète sur le dernier film de Francis Mankiewicz, *Les bons débarras*, sur un scénario et des dialogues de Réjean Ducharme et imagé par Michel Brault, qui sortira à la fin du mois. Mais il n'y a pas que ceux-là. Heureusement...

Il y en a d'autres qui prennent moins de place, qui sont plus modestes (je parle de budget), qui n'ont pas le privilège, la célébrité et les moyens d'avoir une demi-page de publicité dans la presse du samedi, qui n'ont, finalement, que de l'imagination et du talent pour faire un bon film. En fait, je parle de *Plusieurs tombent en amour* de Guy Simoneau, un documentaire long métrage en 16 mm distribué par les Films du Crépuscule et *Les grands enfants* de Paul Tana, une fiction réalisée avec de très bons comédiens, distribuée par Cinéma Libre.

En somme aucun des cinéastes précités n'aura droit à une critique sérieuse, à une analyse de son cinéma, à une paraphrase de son récit. D'un côté le mépris (et pourtant Dieu sait les énergies déployées par Beaudin, Mankiewicz et Prisma !) de l'autre la pitié. Je serais Paul Tana ou Guy Simoneau, la sympathie du critique me crisperait.

Heureux les pauvres car ils feront du bon cinéma ? Hier la critique moralisait à propos des mœurs sexuelles, aujourd'hui le sermon parle d'argent. Enfin. Chaque génération a ses clichés, la mienne aussi évidemment, dont celui de la confrontation des générations sûrement.